

La littérature canadienne

Pierre de Grandpré

Volume 6, numéro 5 (35), septembre–octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Grandpré, P. (1964). La littérature canadienne. *Liberté*, 6(5), 383–388.

La littérature canadienne

MON BABEL

de PIERRE TROTTIER

Après une série cascadante de sautes d'humeur, d'exaspérations ou d'emballements, d'envies malicieuses de chicaner alternant avec l'adhésion la plus entière, je me suis finalement laissé entraîner sans plus de réticence dans la méditation profuse et baroque que nous propose Pierre Trottier dans *Mon Babel* (1).

Il a donné ce titre à son essai pour en souligner, semble-t-il, le caractère hétéroclite et la subjectivité. Ces traits sont évidents. Ils président à la conception de l'ensemble et se retrouvent dans la structure de chacun des chapitres. Mais l'impression de puzzle, de conglomérat, de bric-à-brac correspond, somme toute, à un très dynamique rassemblement d'expériences, de savoir et de réflexion. Je ne voudrais pas être badaud, mais songez qu'on nous parle entre cent autres sujets, de la triple tradition orientale cabalistique, soufique et sophiologique! Quant au caractère tout personnel des rapprochements ou brusques décalages de plans, des liaisons d'idées presque trop ingénieuses et continuellement court-circuitées, cela découle du propos même de l'auteur: combiner l'autobiographie spirituelle avec une théorie de l'âme et de la destinée collectives du Canada français. L'ouvrage procède de l'intelligence poétique, celle qui, au rebours de la pensée philosophique tel que nous le pratiquons communément, concrétise l'abstrait, "imagine", multiplie les intuitions: "de la pensée entraînant la pensée en tirant"... Mais n'est-ce pas de cela que nos lettres ont le plus besoin en ce moment: de graves et neuves *utopies*, de visions tragiques ou prophétiques?

J'ai cru devoir isoler il y a deux mois, à l'intérieur d'une esquisse des diverses "fuites intérieures" de notre poésie depuis dix ou quinze ans, et de son récent rapatriement moral, la recherche singulière de Pierre Trottier. Aucun de nos prophètes, il me semble, n'a su, mieux que lui, donner en prose ses raisons, expliquer d'où il vient, ce qu'il fait, où il va. Ce sera recouper utilement mon rapide survol de la poésie canadienne-française d'aujourd'hui que d'accompagner cet écrivain dans son itinéraire poétique

des vingt dernières années. Car *Mon Babel*, c'est cela: l'itinéraire d'une conscience poétique dans le temps et dans l'espace. Le temps d'une imprégnation par les plus hautes oeuvres de l'humanité, de la lecture avide, orientée, suprêmement "intéressée", de *Tristan et Yseult*, de Shakespeare, d'Homère, des tragiques grecs et français, de Dante et de contemporains comme Durrell ou Alexandre Block; l'espace des continents visités par le poète-diplomate et des principes féconds reçus de plusieurs peuples, mentalités et traditions d'art.

Ce qui fait peut-être de la lecture de ce livre une sorte d'épreuve, c'est justement qu'il s'insurge et invite à la rébellion, au nom de la pensée poétique, contre nos habitudes ancrées de pensée rationnelle. Je sais bien que l'auteur fait l'éloge d'une telle dérive, du goût intellectuel de l'aventure, des navigations en haute mer, sans boussole ni coordonnées, vers des continents inconnus. Il vous dira que c'est ce qui sied le mieux à notre âge mental, que voilà notre force, que l'univers canadien est pré-classique, pré-cartésien, qu'il est gothique et renaissant. Et j'entends bien que c'est en cela que le livre "éprouve" son lecteur: il s'efforce d'atteindre en lui, sous le vernis, les illusions, l'écorce de la culture acquise, des couches profondes, une vie secrète. Mais notre moi conscient se rebiffe, tantôt cède du terrain et tantôt en reprend... C'est un combat. Bon exercice sur les chemins de la découverte de soi!

Nous sommes en présence d'une pensée sibylline, incertaine, inachevée surtout. Mais cela aussi est de la nature même de cette pensée. L'expérience n'est pas close, la trajectoire n'a pas atteint son terme, le chant de l'informel refuse de se borner, de se consolider déjà. Ce serait renier ses postulats, stériliser "l'imagination cognitive", faire fuir la Muse que l'auteur nomme, par allusion à la Dame de lumière de Dante, l'"Imaginatrix". Nous sommes au sein de l'indétermination fertile, au centre vivant de la Matrice: tout, si nous savons lire les possibles, déchiffrer le futur, se trouve ici dans tout.

Aussi faut-il se garder de prendre l'auteur au mot lorsqu'il se fait l'avocat d'étranges et inquiétantes immolations collectives, ou lorsqu'il proclame: "Il me semblait que dans la mort il y avait une situation à se tailler, comme dans la vie". *Mon Babel* est profondément, essentiellement, un chant de vie, un appel à régénérer la vie. C'est en ces termes non équivoques qu'il faut continuellement traduire son message ambigu. Ce qu'il importe, en suivant la figure parabolique à travers les souterrains où elle s'enfonce et les nuages où elle se perd, c'est de garder à vue sa ligne directrice et son foyer. La méditation poétique est amie du paradoxe organisé; c'est une alchimie bien rompue, de nos jours, aux fissions et transmutations fécondantes du matériau mental. Sa démarche est rétive à tout ce qui est linéaire. Lorsqu'elle a pipé les dés, substitué des blancs aux noirs, elle réclame communion et souplesse pour rejoindre et décrypter l'esprit sous la lettre.

Trois idées, dans *Mon Babel*, apparaissent, à première vue, comme des scandales pour l'intelligence: le catharisme dans la relation amoureuse; l'apothéose d'une sorte de "sainteté collective" canadienne-française misant, pour tout un peuple, sur une peu exaltante métamorphose d'au-delà des cimetières; et enfin la prétention tenace de tout fonder sur la Mort, — une mort il est vrai apprivoisée, "colonisée", "engrossée". Notre humanisme candide serait aux abois pour moins que cela! Notre inconscient collectif a beau avoir donné des signes curieux de nécrophilie, un frisson cette fois nous parcourt... Précisons toutefois que les deux premiers scandales nous sont présentés comme des "tentations", reconnues pour telles et dépassées parce que pleinement assumées d'abord. Quant à la proposition de tirer des chèques en blanc sur les banques du pays d'Hadès et de compter sur les "têtes sans force" de tous nos morts réels ou en puissance, il apparaît vite qu'il s'agit là d'une ruse de poète. Le langage est symbolique et c'est l'incitation à discerner et à secouer ce qui menace ruine, afin de retrouver le germe enfoui. L'on est à la recherche du sain résidu capable de renaître. Le paradoxe qui résume tout: "Chercher la vie, c'est mourir" est, comme l'ensemble de cet essai, à double entente: là où une paresseuse lecture littérale vous a fait vous cabrer, la pénétration patiente, attentive et fervente des arcanes, vous inondera de lumière. C'est une éprouvante mais en définitive enrichissante "mors et vita" de la lecture. Elle fait écho au schème intuitif de "mort et résurrection", développé sur dix-sept chapitres d'un hymne réflexif aux rajeunissements sacrificiels.

Au moment d'évoquer la première "tentation", celle de "prendre Babel d'assaut en un seul élan", en aimant Yseult pour nier les servitudes du temps, c'est-à-dire en se vouant à une femme idéale pour "rompre la chaîne des générations" et pour réagir contre une morale de procréation et d'exclusive survivance, l'auteur livre l'une des clés de toute sa quête: "Que peut faire le fils qui veut naître à lui-même et non seulement à cette société qui l'a mis au monde?" L'évasion, le suicide, l'hérésie et le changement de morale écartés pour diverses raisons, que reste-t-il? L'écrivain, jeune, a fait un choix qui n'était pas seulement diplomatique mais qu'il sentait répondre à une vérité profonde de sa nature: "Prendre la morale qui absorbe déjà tant d'énergies, y consacrer la neuve énergie rebelle, la pousser jusqu'à ses conclusions logiques pour la faire déborder par le haut". Mais, de même que le rêve d'une réunion palingénésique de l'espace canadien, par delà la ruine de deux temps historiques autonomes, devait mal s'accommoder des possibilités restreintes de la durée créatrice, une vindicative morale de virginité, d'angélisme et d'idéalisation était vouée, tôt ou tard, à la douche d'huile bouillante. Il a bien fallu, pour continuer à vivre, livrer le "Combat contre Tristan".

La morale cathare, quoique secrètement contemporaine des "données réelles de la condition canadienne-française", se révélait donc à l'épreuve incabable de restituer dans le temps et dans l'espace les divers paradis perdus de

l'unité. Pourtant, la plaque tournante du Moyen âge gothique n'avait-elle pas d'autres leçons à proposer aux pré-Renaissants du Canada? Dans *"Mon Babel,"* on est loin de puiser à une même source de la même façon selon les pays", et l'auteur a persisté, jusqu'à aujourd'hui, à voir dans l'âge de l'universelle "mouvance des choses", l'orée du XVI^e siècle, le temps réel où notre existence profonde plonge ses racines. Quitte pour elle à brûler certaines étapes, à prendre même l'initiative de certaines convergences de l'histoire!

Les leçons de cet âge crucial de l'humanité, préservées au fond de notre hiver qui est "refus de la mort dans ce qu'elle a de fini", qui est "condition préalable de fécondité", sont le sens de la métamorphose, la faim de changements et de découvertes, le sens du planétaire, le rejet des formes arrêtées et abstraites, la plongée aventureuse dans le chaos vital, la familiarité avec la mort, tous élans qu'un mot résume: le Réalisme médiéval.

Ces leçons, Pierre Trottier les a exhumées une à une au cours de ses années d'errance professionnelle en Europe occidentale, en Indonésie, en Russie. Lectures, contacts, tableaux et monuments, tout le ramenait aux mêmes interrogations, tout lui apportait réponse. A propos de Dante, l'auteur s'émerveille de tant de "rencontres heureuses à point nommé". Mais lorsqu'on est possédé par une idée, il n'est rien qui ne s'y incorpore. Le Canadien français le plus livré, par sa pensée ou sa vie, à l'universel, ramènera tout, inlassablement, à sa conduite parce qu'elle fait problème. Sauf à s'endormir dans l'inconscience, — ce qui lui est refusé dès qu'il prend la plume, — il n'aura de cesse qu'il n'ait entrepris de "réparer le temps", comme Hamlet, d'apprendre à témoigner comme Horatio par l'équilibre "du sang et du jugement", d'inventer comme Prospero en redécouvrant la "relation", en rendant l'espace maîtrisable et le temps corrigible: de dominer en lui, pour tout dire, le péril de mort où le tiennent son "état de siège" et sa "position minoritaire dans le temps et dans l'espace". C'est ce que l'auteur nomme "aller au bout de sa mort", c'est-à-dire renoncer à "refouler la mort indéfiniment" pour ne pas "refouler également la vie"; substituer un programme de renaissance à un programme de survivance.

A ce souci, tout peut se raccrocher, tout fait boule de neige. Parce que l'on vit, lit et observe avec passion et intensité, la réflexion assimile, adapte, recompose perpétuellement le tissu dont elle est faite. Berdiaev, Gabriel Marcel, Rougemont, Yves Bonnefoy, Block, Durrel ont chacun fourni à Trottier une impulsion. Il n'est pas de raison pour que s'interrompe désormais une visite de Babel délibérément et fertilement tendancieuse. L'on attendra donc à ce livre une suite, et des échos. Leslie A. Fielder, dans *"Love and Death in the American Novel,"* propose un itinéraire qui commence pareillement avec Tristan et Yseult et les Cathares; mais c'est pour aboutir aux dégradations du mythe de Lovelace dans une littérature, selon lui, pathologiquement incapable de traiter de l'amour adulte, caractérisée en

autre par une obsession de la mort. Voilà une possible rallonge au sujet! Une incursion à travers les chefs-d'oeuvre de la littérature, menée de ce côté serait aussi, à n'en pas douter, pleine d'enseignements pour nous.

Pierre Trottier nous fait réfléchir en vrac, de chapitre en chapitre, sur le temps racinien (mémoire résignée, sens de l'Éternel) et l'espace cornélien (mensonge héroïque et goût de l'action). Il évoque la Danse des Morts de la Chaise-Dieu, ou le "piège-à-Dieu" qu'est l'église Saint-Basile de Moscou. Il tire leçon d'une mémoire se faisant créatrice, chez Ulysse en exil. Il imagine une Jocastre-Veuve-des-neiges vêtue en Maria Chapdelaine, et voit un Dante prêtant à la Femme et à l'Orient (féminin) le pouvoir de réunion bienheureuse des principes mâle et femelle, dont, selon la Genèse, l'homme fut créé à l'image de Dieu. Il tire enfin des leçons de "la sommation d'amour" de la Russie au vieux monde, telle qu'exprimée par Block (ce chapitre, d'une particulière finesse d'analyse, est en outre d'une grande beauté d'expression). Au terme de ses pérégrinations à travers Babel, l'auteur des "Poèmes de Russie" et du "Retour d'Oedipe" aboutit, pour donner forme à notre réalisme médiéval reconquis sur le temps et acclimaté à l'Amérique, à prôner un alliage des vertus de quelques-uns de nos voisins dans l'espace: l'angoisse lucide des Français, et l'angoisse passionnée des Slaves, infiniment tristes et infiniment gais.

Le philosophe ou l'historien pourraient s'interroger sur les raisons de ces choix, comme de vingt autres rapprochements aussi arbitraires. Le psychologue pourra regretter que, commencé sous le signe d'une reconquête des "paradis perdus" au niveau du rapport des sexes, l'ouvrage, malgré le chapitre sur Durrel et celui intitulé "Race de Laïos ou de Danaos?", laisse à cet égard une impression d'hésitation et d'inachèvement. Tous auront tort et raison à la fois, puisque la méthode, ici, est celle d'une pensée et d'une information baignées de rêve; il y a chez l'auteur besoin d'étroitesse si vaste que l'objet s'en trouve estompé finalement dans un certain degré d'indiscrétion.

Seuls les lecteurs amis de la poésie rendront pleine justice à cet essai stimulant, à tout moment discutable mais qui est bien du style de ces "oeuvres-crampons", de ces "oeuvres-crocs", de ces "grands élans", "grandes foulées" et "poussées endurantes" que l'écrivain assigne aux maturations de nos hivers, à la réalité glissante qu'il nous faut saisir. Comme "L'Improbable" d'Yves Bonnefoy, auquel on le peut comparer, *Mon Babel* est en réalité, de bout en bout, un discours sur la poésie, "l'effort d'être" une vie rédimée: "le poème attendait", "le poème prenait forme", lit-on à brûle-pourpoint, mais non sans une obscure pertinence, au beau milieu de développements moraux. L'art n'est-il pas, selon Durrel, la puissance qui fait arriver les choses? Bien qu'il y ait apparence de contradiction dans une poésie docile plutôt qu'instauratrice, ne lit-on pas quelque part, à propos de l'imbâtable Canada: "Que l'action poétique vienne suppléer à l'action politique!"

Quoi qu'il en soit, sous le signe du Phénix, d'une "église" du feu et de la glace, c'est-à-dire d'une tradition émondée, ramenée à l'élémentaire, récupérée et finalement sauvée en esprit et en désir, voici un livre qui combine des échanges fertiles entre l'esprit de poésie et d'enquête méthodique, entre l'amour des réalités sensibles et l'effort de rigueur. Il marie le rationnel à l'épaisseur de l'expérience vécue, s'étudie à faire vivre l'éternité dans l'instant et nous fait ainsi accomplir un périple assez vertigineux, qu'il n'est aucun motif d'interrompre et dont on sent bien qu'il pourrait mener loin!

Pierre de GRANDPRE

(1) *Pierre Trottier: Mon Babel*, essai, collection "Constantes", éd. H.M.H., Montréal, 1963.